

DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE À SA MISE EN DISCOURS : ÉTUDE ANALYTIQUE DES ENJEUX DE L'ÉCRITURE ROMANESQUE DANS *LE FILS DU PROPHÈTE* DE MOHAMMED ENNAJI

Adil El Kebbar

Université Chouaïb Doukkali, Maroc

Adil.kbr@hotmail.fr

Résumé :

Partant du postulat que les œuvres littéraires peuvent parfois révéler des vérités plus profondes que les documents scientifiques, notamment ceux d'ordre historique, cet article se propose d'explorer les diverses tendances qui caractérisent la (ré)écriture de l'Histoire de l'islam dans *Le Fils du prophète* d'Ennaji. L'un des principaux axes de notre étude réside dans l'analyse des interactions entre la littérature et l'Histoire, ainsi que dans l'examen de la manière dont ces relations se manifestent chez cet auteur qui a choisi de narrer l'Histoire de l'adoption en islam. Nous visons également à réfléchir sur la contribution de cet historien, essayiste et romancier, qui semble animé par une volonté laxiste d'arracher l'islam des contraintes de la pensée orthodoxe, laquelle prétend détenir seule la vérité de l'interprétation. Il s'agit précisément d'illustrer la présence de l'Histoire religieuse et son mode d'existence dans cette expérience romanesque provocante. Comment le romancier parvient-il à faire coexister le fictif et le factuel ? Quels sont les enjeux et les finalités d'une telle insertion ? Est-ce une volonté de combler les lacunes de l'historiographie religieuse afin de rétablir les vérités tronquées dans la version officielle ?

Mots-clés : *Histoire religieuse, Islam, (Ré)écriture romanesque, Mise en récit, Sacré/profane.*

Abstract :

Starting from the premise that literary works can sometimes reveal deeper truths than scientific documents, particularly those of a historical nature, this article sets out to explore the various tendencies that characterise the (re)writing of Islamic history in Ennaji's *The Son of the Prophet*. One of the main thrusts of our study lies in analysing the interactions between literature and history, and in examining the way in which these relations manifest themselves in this author who has chosen to narrate the history of adoption in Islam. We also aim to reflect on the contribution of this historian, essayist and novelist, who seems to be driven by a lax desire to free Islam from the constraints of orthodox thought, which claims to hold the only truth of interpretation. The point here is precisely to illustrate the presence of religious history and its mode of existence in this provocative novelistic experiment. How does the novelist manage to make the fictional and the factual coexist? What are the stakes and aims of such an insertion? Is it a desire to fill in the gaps in religious historiography in order to re-establish the truncated truths in the official version ?

Key-words: *Religious history, Islam, Novel (re)writing, Storytelling, Sacred/profane.*

Introduction

S'il est vrai que l'écriture littéraire engagée constitue l'un des outils dont dispose le romancier pour défendre une cause et que tout écrivain, à sa manière, contribue à la vie sociale de son époque à travers son œuvre littéraire et artistique, exerçant ainsi une influence certaine, « c'est par la littérature que se forge le refus de ce qui sclérose et appauvrit, l'appel à plus et à mieux. » (Barbérès, 1973 : 272), il n'en est pas moins vrai que toutes les œuvres littéraires ne doivent pas nécessairement être des œuvres de circonstance. Plus encore, bien que chaque œuvre soit souvent marquée par son contexte historique et que son auteur soit engagé dans les luttes de son temps, de nombreux écrivains, tout en traitant de thèmes contemporains, affirment l'intemporalité de leurs créations. À cet égard, *Le Fils du prophète* de Mohammed Ennaji apparaît comme une œuvre intemporelle, en ce qu'elle réexamine une ancienne histoire religieuse - celle de l'adoption et son interdiction par un décret divin annonçant le mariage du prophète avec la femme répudiée de son fils adoptif - qui s'étend de 588 à 629 de notre ère, afin d'interroger un phénomène contemporain tel que l'intégrisme religieux. En effet, ledit roman, en dénonçant l'esclavage, l'autorité politique fondée sur la religion et le manque de liberté de culte et d'expression, met en lumière des manifestations d'intolérance qui secouent la société arabo-musulmane actuelle. De telles pratiques, qui exacerbent la division et la haine tout en alimentant des fractures sociales dans un environnement socio-politique instable, continuent d'exister. Afin de renforcer l'indiscutabilité de ce sujet délicat et d'interdire toute forme de débat sur ces questions, il est manifeste que le pouvoir politique se sert du texte religieux pour influencer les esprits. L'autocensure que ledit texte impose aux mentalités est mise à mal par la réécriture littéraire, qui cherche à le dépouiller de Sa Majesté divine. Dans son livre *Inursions profanes*, Mohammed Ennaji présente la *fatwa*¹ comme l'un des outils puissants du conservatisme social.

Il est donc inéluctable que les auteurs se détournent de l'influence autoritaire des écrits religieux s'ils désirent articuler leurs idées sans contrainte. Pour eux, le libre examen ne peut véritablement se développer qu'en se libérant de la domination du texte religieux, mais également et surtout de l'interprétation restrictive imposée par les érudits canonistes, qui se considèrent comme les seuls détenteurs du droit d'interprétation. Cela explique, nous semble-t-il l'appel pressant de ces intellectuels à une réforme nécessaire du domaine religieux, qu'Ennaji reformule ainsi :

La réforme religieuse est plus que jamais une urgence suite aux événements parfois dramatiques que connaît le monde arabe. Cette réforme n'est pas celle de la burka, du voile, ou de choses pareilles elle touche à des aspects plus profonds se rapportant certes à notre quotidien mais surtout à notre devenir [...]. La réforme consiste à couper l'herbe sous les pieds de tous ceux qui

¹ La *fatwa* désigne la législation contemporaine fondée sur le texte coranique ou les dires du prophète de l'islam (le *Hadīth*). À ce sujet, Ennaji affirme que : « La fatwa est un décret qui peut être édicté par une autorité religieuse en vue de légaliser ou d'interdire une pratique. Il est dans ce cas l'arme des gardiens du temple qui entendent ainsi veiller au respect strict des préceptes de la religion et lutter contre les dérapages comme en fait usage le fqih précité. C'est un moyen de contenir et de contrôler le changement social, un rappel à l'ordre » (Ennaji, 2000 : 11).

veulent nous exploiter au nom du religieux. Elle consiste à affirmer tout haut que le politique est le politique et le religieux est le religieux, malgré leurs liens et justement en mettant en vue ces liens dans leur complexité. (Ennaji, 2015 : 23)

Partant de l'idée que les œuvres littéraires peuvent parfois révéler des vérités plus profondes que les documents scientifiques, notamment historiques, cet article se propose d'explorer les diverses tendances qui caractérisent la (ré)écriture de l'Histoire de l'islam dans le roman d'Ennaji. L'un des principaux enjeux de notre étude réside dans l'analyse des relations entre la littérature et l'Histoire, ainsi que dans l'examen de la manière dont ces relations se manifestent chez cet auteur qui a choisi de narrer l'Histoire de l'adoption en islam. Nous visons également à réfléchir sur la contribution de cet historien, essayiste et romancier, qui semble animé par une volonté laxiste d'arracher l'islam des contraintes de la pensée orthodoxe, laquelle prétend détenir seule la vérité de l'interprétation. Il s'agit précisément d'illustrer la présence de l'Histoire religieuse et son mode d'existence dans cette expérience romanesque. Comment cet écrivain marocain contemporain a-t-il créé cet autre rapport au passé en explorant l'Histoire de l'avènement de l'islam et les moments tumultueux qui l'accompagnent ? Quel est son positionnement par rapport à l'Histoire racontée par la chronique officielle ? Comment peut-il faire marcher d'un même pas le fictif et le factuel ? Quels sont les enjeux et les finalités d'une telle insertion ? Est-ce une volonté de pallier les blancs de l'historiographie religieuse afin de rétablir les vérités tronquées dans la version officielle ? S'agit-il finalement d'une contribution au sacré ou de son détournement ' « iconoclaste' » à travers le genre romanesque ?

1. *Le Fils du prophète : une œuvre romanesque centrée sur la vengeance, la rébellion et la quête de liberté*

1.1 L'écriture romanesque en tant qu'antidote

Il est essentiel de reconnaître d'emblée que l'intention de Mohammed Ennaji, en repensant l'histoire de Zayd ibn Hâritha, le fils adoptif du prophète de l'islam, est à la fois transformative et subversive, puisqu'il intègre le récit officiel dans le but de le transcender en élaborant un nouveau récit transmettant sa propre interprétation des événements. Ainsi, la réécriture se transforme en une création littéraire spécifique qui nous offre un nouvel angle d'analyse à partir duquel l'auteur examine des enjeux religieux, sociaux ou politiques cruciaux liés à l'établissement de la nouvelle loi islamique.

Si l'on souhaite résumer de manière succincte l'intrigue principale de ce roman controversé, il convient de dire que l'auteur appelle à la barre l'idée du complot pour en faire le procès. Le romancier a pu illustrer comment le prophète Muhammad, durant ce qu'il désigne comme le « jour de silence », a été empêché par ses proches et compagnons d'exprimer son souhait de désigner son fils adoptif, Zaid, ancien esclave affranchi, comme successeur à la tête de l'État islamique. Une telle privation était évidemment motivée par des ambitions politiques visant à s'emparer du pouvoir. En effet, ces proches et compagnons étaient conscients de l'affection qu'il portait à son fils adoptif, reconnaissant ainsi que ce dernier serait envisagé pour la succession, tout comme son petit-fils adoptif Oussama, désigné par son grand-père, le prophète

Muhammad, chef militaire de la dernière expédition. On peut lire dans *Le Fils du prophète* :

J'avais à peine dix-huit quand il m'a nommé, à l'encontre des désirs de ses proches, à la tête de l'ultime corps expéditionnaire de son vivant. J'allais avoir sous ma baguette les plus grands de ses compagnons, de beaucoup de mes aînés, et dont certains allaient par la suite diriger l'empire immense. (19)

Dès lors, l'on peut estimer que c'est l'idée de complot qui a obscurci le récit officiel, car aucune chronique n'a eu le courage d'en parler. En raison de cette prétendue conspiration, le prophète a été rétrogradé du jour au lendemain au rang d'individu ordinaire, perdant ainsi son statut de Messager. Autrement dit, le prophète fut désacralisé et redevint Muhammad, l'homme en proie à la folie qu'il convenait d'ignorer.

Le silence fut en conséquence imposé au Prophète. Tout d'un coup, il était redevenu un homme commun aux yeux de certains, un homme en délire qu'il ne fallait pas prendre au sérieux alors qu'il appelait, de tous ses vaux, une tablette ou un os plat pour rédiger un testament. On rétorquait qu'il était dépassé par la douleur, qu'il ne savait pas ce qu'il disait, qu'il fallait l'ignorer. [...]. Pourquoi s'acharner à faire parler un agonisant en proie à la fièvre et au délire ? La prophétie était terminée, la révélation close, le prêche des adieux dit en public. Il n'y avait plus rien à attendre de nouveau. (*Ibidem* : 56)

Pour se libérer de l'influence du texte sacré, qui empêche toute forme de débat en raison de son autorité, l'auteur propose d'explorer cet événement sous un angle critique, en offrant une interprétation discursive. Cela vise à combler les lacunes que la chronique officielle choisit d'omettre ou pour lesquelles elle ne parvient pas à s'exprimer. Dans cette perspective, le discours romanesque semble résulter d'un principe fondamental : c'est le refus du silence qui implique de remettre en cause la version diffusée. Au fil de son récit, l'écrivain présente des arguments historiquement irrécusables concernant la nécessité de rompre le silence imposé par l'autorité du texte sacré, en particulier le verset de la sourate d'Al-Aḥzāb, où Zaid est explicitement mentionné (Berque, 1995 : 446). Il remplace ainsi cette voix étouffée par l'acte d'écriture où les mots et les verbes apaisent les souffrances et pansent les blessures causées par l'injustice que l'auteur perçoit dans cette histoire, en la pensant d'une manière différente, presque sans contraintes. Ces peines morales, exprimées avec le *pathos*, caractéristique du discours romanesque ennajien, éveillent chez le lecteur des émotions que l'on peut qualifier de douloureuses. L'auteur s'efforce alors de les apaiser en confiant la parole à Oussama, fils de Zayd ibn Hâritha, qui cherche à venger son père, dépossédé de son droit à la succession, ainsi que son grand-père, le prophète, qui est également privé de la possibilité d'avoir un enfant. Dans ce contexte, en vengeant son père Zayd, l'auteur offre à son protagoniste Oussama trois instants de guérison.

La première thérapie s'opère au moment où le prophète, bien que jeune et en présence de ses illustres compagnons, l'a désigné comme le chef de l'armée musulmane lors de la dernière expédition : « J'avais conscience que ma position auprès de lui était très enviée. Les réactions avaient été vives lorsqu'il me désigna à la

tête de l'armée en compagnie. J'en ressentais une fierté infinie et une gratitude accomplie.» (*Ibidem* : 58).

Le deuxième remède consiste en la désignation par le prophète d'Ousama pour l'assister à se relever lorsqu'il était souffrant durant la dernière prière collective :

Je fus assurément comblé par un geste public du prophète qui a pansé définitivement mes blessures. À la fin de sa dernière prière publique à la mosquée, comme il se sentait faiblir, il me fit demander et tirer de la foule pour s'appuyer sur ma seule poitrine. Il n'avait choisi personne d'autre ni même son cousin et beau-fils Ali. Les liens les plus puissants sont ceux qui nous soutiennent au moment de la mort. (*Ibidem* : 61)

La thérapie finale consistait à observer les conspirateurs, qui avaient dépossédé son père et son grand-père de leurs droits, connaître également le même destin ; lorsque la mort et l'assassinat les ont dépouillés de leur pouvoir.

Il dort maintenant en paix [en parlant de son père Zayd]. Chaque année, je ne manque pas de me rendre sur les lieux de sa mort [...]. Je ne me prive jamais de lui conter les détails de mon expédition vengeresse qui m'a tant rapproché de lui. Je lui conte aussi comment tout avait une fin, comment Othmane et Ali furent assassinés, et comment Abou Soufiane, l'homme aux sous, qui dirigeait la caravane où lui était revenu monté à cheval derrière Muhammed, a enfin mis ses fils sur le trône qui lui tenait tant à cœur. (*Ibidem* : 220)

Il apparaît que l'écrivain exerce une pression sur la conscience du protagoniste, car c'était sa propre conscience qui était particulièrement lourde a-t-on l'impression : « Je continue mon cheminement chargé d'images de souvenir pesant. Fatigué, je veille surtout à prendre soin de mes vieux os. » (*Ibidem* : 16). La conscience de l'auteur est pesante, car il paraît se retrouver dans une situation analogue à celle de son protagoniste, évoluant au sein d'un univers arabo-musulman où l'autorité morale et les traditions dévoyées dominent, réduisant les hommes libres à un statut d'affranchis dépendant de ceux qui détiennent le pouvoir de l'interprétation.

En revisitant le récit de Zayd et de son fils Ousama, l'auteur parvient à transmettre aux lecteurs ses émotions d'anxiété, d'inquiétude, de frustration, de colère et de malaise. Le ton tragique qui caractérise cette œuvre romanesque renforce cette interprétation : « Une blessure ancienne aux brûlures toujours vives m'a rendu insupportable le spectacle de l'asservissement et de l'humiliation. » (*Ibidem*). Par conséquent, la capacité du héros à se défaire de tous les sentiments pesants, difficiles et insupportables en effectuant la *catharsis* constitue une occasion précieuse que l'auteur exploite pour libérer sa propre conscience. C'est ainsi que l'écriture se révèle être un exercice thérapeutique, permettant tant au personnage qu'à l'écrivain d'expulser les émotions négatives.

1.2 La création romanesque en tant qu'acte de contestation face à l'autorité du texte sacré.

Il convient de souligner que, dans les pays arabo-musulmans, le discours littéraire se présente comme un opposant manifeste au pouvoir politico-religieux, car

il s'efforce de résister à la tyrannie et à ses représentants, ceux qui exercent une influence significative et une hégémonie au sein de la société. Il convient également de souligner que le système politique dans ces nations s'appuie sur une structure religieuse qui légitime les relations de domination et de soumission. En fait, les autorités religieuses des pays arabo-musulmans prétendent être les seuls aptes à interpréter le texte coranique et en déduire les lois. Cela dit que toute initiative de la part des lettrés visant à proposer des explications alternatives sera systématiquement critiquée, sous prétexte qu'elle émane de non-experts. Il paraît donc évident que l'autorité religieuse se dissimule derrière la volonté divine pour s'emparer du pouvoir et instruire un système de pensée fondé sur les interdits, dans le but de précautionner une certaine hiérarchie sociale dont elle tire certainement des privilèges. La théorie du complot suggérée par le texte d'Ennaji fait écho à une telle hypothèse :

Zayd n'était pas fils d'un des grands de Quraysh, il était le fils de cœur de Muhammed qui l'a chéri et admiré. Et voilà précisément pourquoi un complot avait été ourdi contre lui pour le mettre politiquement à mort [...]. Un prophète ne pouvait avoir de fils qui pût lui succéder et encore moins s'il n'était pas de son sang, voilà le terrain qu'ils ont choisi pour mener leurs attaques contre Zayd. (*Ibidem* : 180)

De plus, Ennaji paraît préoccupé par la remise en question de l'interprétation du décret divin, plutôt que du décret en tant que tel, car selon lui « Ce sont les enjeux de pouvoir en cours qui les opposaient entre eux. Ce n'étaient pas des divinités qui s'affrontaient mais bien des hommes » (*Ibidem.* : 182). De surcroît, interroger l'interprétation de la loi religieuse susmentionnée ne constitue en aucun cas une contestation de l'enseignement religieux dans son ensemble, mais représente plutôt un effort d'explication nécessaire pour forger une identité religieuse où toutes prescriptions particulières et la religion s'harmoniseront avec les exigences modernes de la société. Dans l'ouvrage *Une identité à fleur de peau*, en particulier dans le chapitre intitulé « *La religion oui, l'obscurantisme non !* », Mohammed Ennaji exprime sa perspective sur la nécessité de moderniser le discours religieux. Il fait une distinction entre les lois que la religion établit pour le bien-être de l'humanité et celles que les hommes de religion imposent pour leur propre intérêt sous le prétexte de la volonté divine.

Remettre en question un décret de la religion ne veut nullement dire remettre la religion en cause. Une religion qui ne s'adapte pas au milieu et au temps devient contraignante et se sclérose en ignorant le changement social et culturel. L'islam est né au sein d'une tribu Qoraych. Nous sommes aujourd'hui loin de celle-ci et de ses coutumes [...]. L'égalité, la liberté et la démocratie, nos mots d'ordre ne sont en rien contradictoires avec les principes fondateurs et originaux de cet enseignement, ceux qui ont attiré des opprimés, des pauvres, des esclaves et des femmes. Au contraire, cette trilogie peut les renforcer. Tous ceux, prêcheurs de tout acabit, qui veulent m'imposer au nom de la religion des choses, ne convenant plus à la raison et à la justice sont des usurpateurs à condamner. L'hérétique est celui-ci qui œuvre pour son propre intérêt, celui de son parti, celui de sa famille et non pour la foi, la justice, la liberté et la dignité. (17)

En démystifiant le texte sacré, Mohammed Ennaji semble entreprendre une initiative visant à rectifier cet héritage millénaire et les traditions nuisibles au sein de la société arabo-musulmane contemporaine. En examinant les versets à travers le prisme de la littérature, ladite expérience romanesque a pu contourner la censure et se manifester comme le fruit de l'imagination de l'auteur. C'est ainsi que cette œuvre de fiction remplit largement le contrat de lecture établi, offrant une jouissance dénuée de prétention à la vérité. Grâce à cette révolte subtile, ce roman controversé a finalement été autorisé, malgré l'exploration de thèmes délicats. Et c'est en cela qu'il peut en définitive constituer un défi pour l'autorité religieuse.

Dans le même ordre d'idées, il convient de souligner qu'Ennaji affirme que la légitimité du pouvoir politico-religieux repose sur les diverses formes contemporaines de l'esclavage « Le pouvoir est friand de servitude » (Ennaji, 2005 : 37). En effet, tant qu'il existera des individus soumis à l'autorité, des dominants continueront d'exercer ce pouvoir. C'est le mécanisme qui régit la société arabo-musulmane. Ainsi, l'émancipation d'une société et les réformes sociales qu'un intellectuel peut envisager doivent nécessairement passer par une interprétation critique du texte sacré, qui a servi de justification à la pratique de l'esclavage.

[...] ; la conquête de la liberté [...]. Cette conquête dans le monde arabe, suppose non seulement des réformes profondes de la société et des institutions politiques, mais appelle préalablement une intelligence de la place de la servitude dans ces sociétés. Il faudrait débusquer celle-ci non seulement là où elle est apparente et fonctionne à ciel ouvert mais aussi, et surtout, là où elle est occultée. (*Ibidem.*)

2. *Le Fils du prophète* : pour une écriture d'affrontement, de changement, de négation et d'insoumission

En analysant l'ensemble de l'œuvre de Mohammed Ennaji, en commençant par *Le Sujet et le Mamelouk : esclavage dans le monde arabe*, suivi de *L'amitié du Prince* ou *Incursions profanes*, puis en continuant avec *Le Fils du prophète* ; *Une identité à fleur de peau* ; *Le corps enchaîné* ; *L'obélisque du calife*, et en fin *L'Emir et le Messager*, il apparaît que l'auteur n'examine le pouvoir dans les pays musulmans, tant dans sa nature que dans sa structure, qu'à travers le prisme de la servitude. Il s'agit d'un projet littéraire dans lequel ce romancier-historien manifeste un intérêt pour une multitude de thèmes, notamment l'islam, la politique, l'autorité, l'islamisme, l'Occident, l'identité, la condition féminine, la culture et les stéréotypes, dans lesquels il trouve une certaine aisance. Ces sujets suscitent en réalité sa réflexion, l'incitant à examiner les ambiguïtés, les zones d'ombre et les lacunes des récits biographiques et hagiographiques. Ce faisant, il conteste l'idée que cela fasse partie de son domaine d'expertise. La motivation principale d'Ennaji réside dans sa volonté de réévaluer l'islam à travers ses dimensions socioculturelles, ainsi que sa dynamique de servitude et de pouvoir politique, plutôt que de se concentrer sur ses aspects pratiques et dogmatiques. On lit à cet égard « [...] ». Et j'ai opté pour une critique interne du système, non pas pour un rejet systématique et méprisant revenant en fin de compte à une

ignorance de l'histoire, mais pour une réelle relecture critique. [...]. Mais la question centrale est celle du sacré et du profane, du politique et du religieux. » (*Ibidem* : 32).

Dans cette même optique, il est possible d'observer que la mécompréhension de la loi islamique relative à l'adoption, en particulier, incite à une recherche historique approfondie sur ce sujet, entraînant ainsi sa mise en récit. L'auteur met en évidence que la législation islamique se déploie uniquement dans une dynamique de devoir et de droit, sans tenir compte de l'esprit général de la loi ni du contexte socioculturel dans lequel elle a été établie. Comme le souligne l'écrivain, le processus législatif vise à structurer les relations sociales dans un cadre d'acceptation de l'autre et de respect réciproque, éloigné de tout fanatisme religieux aspirant à la domination, la mission prophétique servant de modèle, ayant su introduire le changement davantage dans la continuité que dans la rupture.

En outre, au risque d'être mal interprété, Ennaji ne manque pas de clarifier ses intentions de manière explicite dans plusieurs de ses ouvrages. En guise d'exemple, il déclare en préfaçant *Incursions profanes* que : « Penser l'islam est aujourd'hui une nécessité urgente [...]. Penser pour moi veut dire comprendre le sens de l'enseignement que cette religion porte et prendre conscience de ses fondements au-delà du sacré. » (8). Quant à *L'Amitié du Prince*, la préface souligne l'importance de l'analyse des documents historiques, théologiques et littéraires conservés dans les archives marocaines pour appréhender les différentes interactions entre la politique et la servitude : « Une même préoccupation traverse ces textes : comprendre les mécanismes de domination dans la société arabe. Dans un travail sur l'esclavage, qui date déjà d'une dizaine d'années. » (9).

Concernant *Le Fils du prophète*, l'écrivain mentionne dans la préface qu'il a tenté de romancer une histoire qui remonte aux sources de l'islam, en creusant son hypothèse non pas dans le fait sacré mais dans celui du profane. En fait, il a constaté que, d'après le récit officiel, le texte sacré interdit formellement toute discussion sur l'affaire de Zayd ibn Hâritha : « Le présent roman rompt avec cette attitude [c'est-à-dire l'indiscuté du texte sacré]. Il se revendique, en quelque sorte, en tant que "contre-histoire" du récit officiel. Les clés de l'itinéraire de Zayd sont recherchées dans le profane et non plus dans le discours se rapportant au sacré. » (10). Ledit texte apparaît ainsi comme étant imprégné de rhétorique de rébellion et de déni tout au long de son développement. La révolte s'inscrit désormais dans l'essence même de son protagoniste Oussama ibn Zayd, tout comme elle se manifeste dans les lignes de l'histoire.

En effet, l'écrivain lui prête la parole pour qu'il puisse en définitive contredire le scénario revu de la chronique officielle, contribuant ainsi au complot deux siècles plus tard. En ce sens, ce narrateur apparaît comme un révolutionnaire qui substitue le verbe poétique à l'action politique : « Nous avons brûlé, tué et fait des captifs innombrables. L'un de ces derniers me montra du doigt l'assassin de mon père. Ce fut ma dernière victime avant de reprendre la route du retour. Zayd était vengé. » (Ennaji, 2015 : 25). Une telle rhétorique de révolte se manifeste dans l'usage abusif des mots tels que « contre » ; « contrefaçon » ; « lutte » ; « colère » ; « contrevérités et contre-courant », « contre-histoire » (17-18)...etc. Il s'agit là d'une sorte de rédemption pour Zayd à travers l'écriture, car Ennaji s'efforce, par le biais de ce roman, de lui rendre justice.

Dans une autre optique, nous nous concentrons particulièrement sur la position privilégiée des hommes. Le pouvoir décisionnel qui est exclusivement

réservé aux pères nous permet d'analyser la conduite des affaires dans la société arabe, telle qu'elle est présentée dans *Le Fils du prophète*. En effet, le thème du complot, qui émerge fréquemment dans le récit, a été évoqué par les notables de Qoraych (c'est-à-dire les pères) qui refusent d'accepter qu'un esclave de Muhammad, dont les origines sont obscures et non arabes, puisse exercer le pouvoir, alors que plusieurs d'entre eux auraient dû être en mesure d'assumer cette responsabilité en raison de leur noblesse.

En outre, le roman aborde un autre aspect du statut social, celui de la femme musulmane. En effet, souvent placée dans une position subalterne, la femme a été historiquement perçue comme inférieure et soumise à l'autorité masculine. Cette vision restrictive et exclusive a entravé sa participation à la vie intellectuelle et à la prise de décisions politiques. Son discours et sa capacité de raisonnement ont fréquemment été remis en cause en raison du regard misogyne qui a imprégné la Doxa théologique, dominée par les hommes. C'est pourquoi cette répartition traditionnelle des rôles, jugée préjudiciable pour elle, a été l'objet d'un questionnement idéologique approfondi dans le roman. Outre sa préoccupation principale concernant la question du complot et la dénonciation de l'esclavage, l'auteur s'efforce également de rendre hommage aux femmes à travers le personnage d'Aïcha, l'épouse du prophète. Il la présente comme une femme résiliente, une communicante perspicace, capable de maîtriser les événements avec une efficacité supérieure à celle des hommes, notamment durant la maladie de Muhammad. De surcroît, elle a joué un rôle crucial dans la succession, en contribuant de manière significative à la désignation de son père, Abou Bakr, en tant que premier calife. C'est dans son propre domicile que Muhammad a rendu son dernier souffle : « Elle l'a dit publiquement et en a tiré une légitime fierté : c'est dans ses bras qu'il est passé de vie à trépas. » (*Ibidem* : 54). C'est avec elle que Muhammed a vécu en tant qu'homme et Messenger. Le portrait en pied que lui dépeint l'auteur synthétise l'ensemble de ses qualités :

Malgré sa jeunesse, cette femme avait un don politique hors du commun. Son charme, sa fraîcheur, et sûrement son intelligence aigüe, l'avaient placée d'office parmi les témoins les plus sûrs de la tradition prophétique. Elle a géré la crise consécutive à la maladie du Prophète de main de maître. Jusqu'aux gestes anodins qu'elle sut mettre à profit. (*Ibidem*)

En somme, il ressort de ces aphorismes sous-jacents dans l'œuvre d'Ennaji que la relation entre l'homme de lettres et l'homme du pouvoir n'est pas systématiquement conflictuelle. En effet, la sagesse de l'intellectuel se révèle essentielle à la bonne gouvernance, tout comme le pouvoir a besoin de l'éclairage des penseurs. Cette idée semble constituer le fondement sur lequel repose l'État islamique. Ainsi, les compagnons du prophète, en tant qu'individus sages, instruits et habiles en politique, ont su administrer l'État islamique pour atteindre le sommet de sa prospérité.

3. *Le Fils du prophète* : pour une quête du sens et de la raison

En raison de certaines contraintes subjectives auxquelles l'écrivain est confronté, il s'autorise à explorer des voies qu'il n'aurait jamais envisagées auparavant. Il réinvente des termes audacieux et établit des connexions frappantes, tout en renversant les clichés religieux hérités de son éducation. Cela soulève la question de

savoir comment un auteur tel qu'Ennaji peut remettre en question l'enseignement islamique dont il est issu. Il est à noter que les premiers enseignements qu'il a reçus, comme la majorité des Marocains de sa génération, proviennent de l'école coranique traditionnelle (*l'msid*). Comment peut-il se distancier de son milieu et de sa famille, qui se veut conservatrice et pour qui l'islam constitue la pierre angulaire ? Certes, s'interroger sur la croyance de l'auteur demeure une question peu pertinente, n'apportant guère d'éléments à l'analyse de son œuvre. Cependant, il est essentiel de reconnaître que la portée de la réponse ne doit pas être sous-estimée, surtout lorsqu'elle provient directement de l'auteur. À ce propos, nous lisons ces affirmations sur l'islam dans sa quête identitaire, du sens et de la raison :

Incroyant ? Ma religion est l'islam ! Je suis un laïc convaincu, un homme libre dans sa pensée mais respectueux de la liberté d'autrui et de ses convictions, parce que j'ai en partage avec lui quelque chose d'indispensable pour fonder un projet commun jusqu'à un certain point. Cette conviction n'est pas une tolérance tactique, elle est le fruit d'une réalité forte. Pour éviter toute confusion, je suis un musulman convaincu par la force de sa culture et par sa vivacité. Je ne le suis pas parce que je suis pratiquant, un tel aspect deviendra à l'avenir socialement secondaire, je ne le suis pas par compromis politique conjoncturel, je suis un simple citoyen et non pas un politique. Musulman, je le suis profondément, stratégiquement, parce que cette religion est une composante essentielle de mon identité et un de ses paramètres incontournables sur tous les plans. [...]. Mon adhésion dépasse le seul exercice du cul auquel elle ne saurait être réduite. (Ennaji, 2015 : 19)

Dans un autre ordre d'idées, il est pertinent de se demander pourquoi l'accent est mis sur un aspect particulier de l'histoire, où la vie de Zayd ibn Hâritha a été profondément affectée. Il apparaît que l'auteur a choisi de revisiter les événements de l'histoire officielle qui lui ont servi de modèle, en amplifiant certains détails spécifiques, en sélectionnant un épisode et en optant pour son développement. Ce choix concerne précisément la question du complot qui a conduit Zayd à l'esclavage, alors qu'il était le fils adoptif du prophète qu'il vénérât. Dans cette optique, l'on présume que l'auteur s'arrête, en une quête de la raison qui lui permet d'apporter du sens aux zones d'ombre du récit officiel, sur la scène du mariage du prophète avec Zaynab, sa belle-fille. La réactualisation d'une telle scène n'a ceci d'intéressant qu'elle sert de fondement à des réflexions sur le décret divin qui a libéré le prophète de son engagement moral envers son fils adoptif pour épouser son ex-femme, Zaynab. D'après l'auteur, ce décret a été instrumentalisé à des fins politiques, essentiellement relatives à la succession et au pouvoir.

Au lieu de se limiter à éclairer la version officielle de l'histoire de Zayd, le roman suscite des interrogations. Plutôt que de fournir des réponses, l'auteur aborde la problématique de l'adoption en lien avec l'esclavage, en remettant en question les traditions et les pratiques profondément ancrées dans la société arabo-musulmane, en tant que fragment identitaire. Il est donc nécessaire d'examiner ces éléments sous l'angle socioculturel, car ils sont issus de l'interaction sociale, qui est intrinsèquement humaine, plutôt que de les considérer uniquement dans leur dimension sacrée, qui appartient à l'ordre divin.

Il faut dire que l'engouement actuel pour cette histoire peut en effet justifier un tel constat. De l'avis de l'auteur, cette résurgence des faits religieux, notamment celui évoqué dans le roman, s'inscrit dans une quête de sens contemporaine. Dans notre société arabo-musulmane, il semble que nous disposions de peu d'indicateurs et d'explications, disons, rationnelles et satisfaisantes concernant de nombreux phénomènes religieux. L'intérêt suscité par l'histoire inspirée du texte sacré pourrait refléter ce besoin de compréhension et cette volonté de s'engager dans des réinterprétations des récits liés à la Révélation en général, ainsi que de certains versets coraniques controversés en particulier. En réalité, il s'agit d'un questionnement identitaire profond qui, sous la plume d'Ennaji, devient une nécessité pressante sur laquelle repose toute réforme sociopolitique.

De la (ré)écriture de l'histoire de l'adoption en islam à l'écriture d'une « contre-histoire » qui met en lumière les aspects sombres, indéniables et délibérément omis par la version officielle du récit, que ce soit par manipulation ou par méconnaissance, constituaient, entre autres, les enjeux de cette expérience littéraire. Il apparaît qu'Ennaji a su combler les lacunes et les échappatoires intentionnellement laissées par la chronique officielle, mettant ainsi en avant les aspirations du monde musulman à tracer une nouvelle voie pour abolir l'esclavage ou toute autre forme de manipulation au nom de la religion, dans le but de promouvoir la liberté d'expression et de culte. C'est promouvoir en quelque sorte l'émergence d'un islam équitable et tolérant.

4. Ennaji : le romancier qui promeut un islam équitable et tolérant

À l'issue de cette analyse, force est de dire qu'en dépit de cette perspective anticonformiste et peu orthodoxe de l'islam, l'approche de Mohammed Ennaji du prophète Muhammed, reste peu ou prou rationnelle, ainsi que prudente, stratégique et éthique. Il est tout à fait impartial de supposer que les *oulémas* (les savants juristes dont parle l'auteur), qui ont examiné attentivement cette œuvre romanesque, ont pris en considération cette importante dimension. Cependant, il serait souhaitable de les envisager se réunissant autour du *Fils du prophète* pour débattre de sa fascinante structure narrative, de sa beauté poétique, de sa rhétorique, ainsi que de la manière dont la pensée de son auteur est présentée et argumentée, de son pouvoir incantatoire, plutôt que de se concentrer uniquement sur le réquisitoire de son message provocateur ou des thématiques épineuses et intrigantes qu'elles abordent.

Il s'avère que l'islam soutenu par Ennaji est représenté véritablement sous une forme modérée, modernisée et non orthodoxe. En effet, l'auteur s'oppose à l'attribution d'une interprétation rigide à cette religion, afin d'éviter qu'elle ne soit détournée ou utilisée hors de son contexte, ce qui engendre des tensions et des controverses. Il opte, en revanche, pour un islam qui promeut l'*Ijtihad* (le renouvellement constant et le modernisme) comme un sacré précepte. Il prône un islam spirituel, universel, tolérant et inclusif, qu'il convient de l'amputer parfois de sa législation jugée inadaptée, pour ne pas dire exclusive des droits de l'homme au sens universel, ou du moins de s'efforcer d'élargir ou de mettre à jour les interprétations de ses lois afin qu'elles soient en adéquation avec les sociétés arabo-musulmanes contemporaines. Dans ce contexte, les théologiens, souvent désignés comme « les gardiens de la foi » (Wahbi, 2013 : 301), peuvent contester des écrivains marocains francophones en raison de leur éducation universitaire trop influencée par l'Occident, à saisir la véritable essence de l'islam. Ils ont présumé que ces écrivains ne font

qu'étaler une vision globale, ambitieuse, intemporelle et, par-dessus tout, illusoire, semblable à la nature fictive de leurs œuvres.

Conclusion

Les réflexions menées au cours de cette étude nous ont conduits à la conclusion que l'écriture de ou sur l'islam dans le texte romanesque de langue française représente un défi pour les auteurs qui cherchent à lutter contre les stéréotypes et les généralisations simplistes souvent liés à cette religion, que ce soit dans leur pays d'origine ou dans les pays d'accueil. Cela a permis de proposer une vision plus équilibrée de l'islam, ou du moins d'un certain islam considéré comme authentique ; l'islam inclusif des débuts qui remet en question tous les préjugés.

En favorisant une représentation religieuse plus nuancée et élaborée, Ennaji, à l'instar de nombreux auteurs, a véritablement contribué à une compréhension approfondie et à un dialogue interculturel enrichi, exposant des points de vue complexes sur le lien entre l'islam et la société moderne.

En s'appuyant sur des critiques sociales qui soulignent les contradictions ou les éléments problématiques liés à cette religion et à ses adeptes, ce romancier marocain explore de manière métaphorique et symbolique la spiritualité et la foi musulmane. À travers cette démarche, il exprime sa vision réformatrice dans une recherche de sens. Il s'efforce ainsi de présenter une image valorisante de l'islam, mettant en avant ses dimensions humanistes, pacifiques et tolérantes, tout en s'opposant à toute forme d'élitisme, d'obscurantisme et d'exclusivité, comme l'atteste Abdelwahab Meddeb : « Si le fanatisme fut la maladie du catholicisme, si le nazisme fut la maladie de l'Allemagne, il est sûr que l'intégrisme est la maladie de l'Islam. » (Meddeb, 2002 : 12). Cela dit que la montée des intégristes sous la forme de nouveaux « inquisiteurs » qui, au nom de la religion, s'emparent de tous les domaines en imposant un mode de vie singulier et unifiée, sape le « vivre ensemble ». En considérant le savoir théologique comme un outil de manipulation de l'opinion publique, le romancier dénonce certains érudits canonistes qui monopolisent le savoir religieux, et les idées extrémistes qu'ils véhiculent. Mû par une violente convoitise de réformer la société et de rétablir un islam originel, Ennaji, à l'instar de nombreux auteurs maghrébins, s'insurge et essaye d'évincer ces gardiens de croyance de leur confortable havre qu'est l'absence de débat, dont ils se sont targués, car elles les perpétuent au pouvoir. Et c'est ici qu'entre en jeu la puissance du texte littéraire, qui se veut bien entendu engagé, affirmant ainsi que le romancier a pour mission non seulement d'amuser ou de procurer du plaisir, mais aussi et surtout de dévoiler, de pointer du doigt et de dénoncer.

La littérature, ne redoutant pas d'être submergée par le poids des interdits religieux, a permis à Ennaji de s'accorder une certaine liberté pour aborder des questions religieuses qui étaient jusqu'alors l'apanage de la Doxa religieuse. C'est précisément grâce à cette émancipation qu'il a pu explorer tous les bords de la fiction et dépasser le simple l'historien-biographe ou l'érudit-théologien-canoniste dans le questionnement et l'analyse des données religieuses.

La jurisprudence est étonnée, donc, de ne pas voir des précautions en traitant de thématiques pareilles. En forçant une union entre fiction et Histoire sacrée, Ennaji, à l'instar de nombreux autres écrivains, a adopté une attitude dite "laxiste" envers le texte coranique, en portant préjudice à chacun des versets par le biais des traductions

élaborées et des interprétations mises en œuvre. *In fine*, la fameuse question demeure « Le sacré, n'est-il pas toujours plus ou moins ce dont on n'approche pas sans mourir? » (Caillois, 2015 : 19).

BIBLIOGRAPHIE

BARBÉRIS, Pierre, *Lectures du réel*, Paris, Editions Sociales, 1973.

BERQUE, Jacques, *Le Coran : essai de traduction de l'arabe* annoté et suivi d'une étude exégétique, [2.] éd. Revue et Corr, Paris, Albin Michel, coll. « La bibliothèque spirituelle », n°1, 1995.

CAILLOIS, Roger, 2015, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard.

ENNAJI, Mohammed, *Incursions Profanes*, Casablanca, Les Éditions de la Gazelle, 2000.

ENNAJI, Mohammed, *Le Fils du prophète*, Casablanca, [2.] éd, Éditions la Croisée Des Chemins, 2015.

ENNAJI, Mohammed, *Une identité à fleur de peau*, Casablanca, Éditions la Croisée des Chemins, 2015.

ENNAJI, Mohammed, *L'Amitié du Prince*, Casablanca, Éditions Aïni Bennaï.

MEDDEB, Abdelwahab, *La Maladie de l'Islam*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 12, 2005.

WAHBI, Hassan, « Le référent religieux dans les œuvres d'Abdelkébir Khatibi », in Najib Redouane (dir.), *Les écrivains maghrébins francophones et l'islam*, Constance dans la diversité, Paris, L'Harmattan, coll. « Autour des textes maghrébins », pp. 301-320, 2013.